



Les polyphonies narratives de **Sophie Bienvenu**

Page F 3



États-écrits d'Amérique(4) dans le Michigan de

Megan Abbott Page F 4

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 OCTOBRE 2016



ILLUSTRATION TIFFET

PHILOSOPHIE

Le populisme est-il antidémocratique?

Deux penseurs décodent ce mal moderne qui se répand dangereusement

FABIEN DEGLISE

Beau temps pour les populistes et leurs mensonges érigés sans vergogne en faits irréfutables pour : redonner à l'Amérique sa grandeur d'antan, un Brexit, ne plus subir l'invasion des étrangers, retrouver la fierté dans une équipe de hockey de la ligue nationale ou dans un examen de citoyenneté imposé à des immigrants.

Que ce soit dans une campagne électorale américaine, un débat passé sur une charte de valeurs, dans la bouche de Marine Le Pen, sur les ondes de la radio privée de Québec, le populisme, ce discours politique qui abuse du bon sens pour dénigrer le système, ses représentants et ses élites, semble avoir trouvé dans le présent un terrain fertile à son expansion. Et tout ça, même si cela induit des événements médiatiques souvent divertissants, est loin d'être réjouissant, estime le philosophe allemand et théoricien de la politique contemporaine Jan-Werner Müller, qui ne voit dans la montée du populisme rien de moins que la mort annoncée de la démocratie. Une mort que seule une citoyenneté renouvelée, plus active et consciente des limites de la représen-

tation politique peut venir enrayer, croit pour sa part la philosophe française Myriam Revault d'Allonnes.

Les deux penseurs se parlent cet automne, sans préméditation aucune, dans deux essais distincts qui autopsient deux des nombreux travers portés par le présent : la menace du populisme et le déficit de la représentation politique qui finalement le nourrit.

« Le populisme est un phénomène qui nous contraint à réfléchir à ce que nous attendons à proprement parlé de la démocratie, à ce que nous voulons atteindre avec elle », écrit Jan-Werner Müller dans *Qu'est-ce que le populisme? Définir enfin la menace*. La réflexion serait même urgente, tant le populisme, dans sa forme moderne, semble conduire l'humanité au bord du gouffre. « Les populistes ont tendance à montrer de l'hostilité à l'encontre de la démocratie, [...] à être antidémocratique », mais à être également, soutient-il, antiélitaire, antipluraliste, et ce, pour la défense d'un peuple fantasmé, qu'ils construisent comme une entité homogène forcément improbable.

Le mensonge — un autre — est vicieux puisqu'il tend, dans la perspective populiste,

à « cristalliser les identités multiples et fluctuantes qui composent les nations en une identité nationale stable et pérenne, ce qui est tout simplement impossible et faux », résume à l'autre bout du fil Myriam Revault d'Allonnes, qui signe *Le miroir et la scène*, une réflexion à la densité assumée sur la crise de la représentation politique et sur les façons d'en sortir. « Les identités sont forcément précaires et mouvantes. » Or, en cherchant à les figer, à les présenter comme une entité naturelle pour ensuite appeler à la représenter, à la défendre, à l'incarner, le politicien populiste tend surtout à entretenir une crise de la représentation politique qui sert sa cause et lui permet de continuer à avancer, dit-elle.

Pourfendre les élites

Tout est pouvoir de conviction. Au peuple homogène, les populistes, écrit Jan-Werner Müller, opposent avec force des élites qui « mèneraient une politique inique », qui seraient « immorales, corrompues et parasitaires » et qui chercheraient à dépouiller le peuple de ses prérogatives, forgeant par le fait même des revendications claires dans des formules simples.

VOIR PAGE F 2 : POPULISME



GETTY IMAGES

Soldat britannique marchant dans une tranchée sur le champ de bataille dans la Somme, France

RENCONTRE

L'amour dans la guerre

Pour Laurent Gaudé, il n'y a pas de renoncement possible

DANIELLE LAURIN

Ca commence par une rencontre amoureuse, charnelle, réparatrice et prometteuse. Mais la guerre prend vite le pas dans *Écoutez nos défaites*, de Laurent Gaudé. Ou plutôt, les guerres, historiques et actuelles, dans toute leur horreur sanguinaire.

Bouchees, monceaux de cadavres, sang, puanteur... Sur un champ de bataille 200 ans avant notre ère, au XIX^e siècle, dans les années 1930 ou aujourd'hui, les guerres au quotidien, vécues de l'intérieur, sont mises en scène par l'auteur. Frotter ses lecteurs d'aussi près de l'horreur était-il vraiment nécessaire?

Laurent Gaudé, rencontré à Paris, en est persuadé. « Le livre d'histoire vous résume une bataille avec une date, des informations sur qui a gagné, qui a perdu, et éventuellement sur le nombre de victimes. Il a ses vertus. Le territoire du roman est en opposition. Il s'empare de tout le reste et lui donne vie. »

Les odeurs, les sensations, l'intériorité des gens qui étaient engagés dans les combats : de la pâte humaine, pour lui. « Ça nécessite pour moi quelque chose qui a toujours été lié à l'écriture : l'empathie. »

C'est loin d'être la première fois que le romancier et dramaturge français de 44 ans, Prix Goncourt à 32 ans pour *Le soleil de Scorta*, creuse les ravages engendrés par les guerres. Venu à l'écriture par le théâtre, il en a fait le sujet de plusieurs de ses pièces, jusqu'à sa plus récente, *Danse, Morob*, qui fouille dans les ruines de la lutte irlandaise de l'IRA à la fin des années 1970.

Dès son premier roman, *Cris*, paru il y a 15 ans, il s'est penché sur la guerre de 14-18. Il a aussi traité depuis, dans ses écrits, de catastrophes naturelles, tels le cyclone *Katrina* dans *Ourlan* ou le tremblement de terre en Haïti dans *Danser les ombres*. Il a parlé de flux migratoires entre l'Afrique et l'Europe il y a dix ans déjà dans *Eldorado*. Autant de façons pour lui de traiter de l'intérieur les grands bouleversements qui apportent le malheur dans nos vies.

Les voix de l'horreur

Dans *Écoutez nos défaites*, Hannibal marche sur Rome avec ses éléphants, Ulysses S. Grant remporte la guerre de Sécession, et Hailé Sélassié, dernier empereur d'Éthiopie, résiste au fascisme italien. Trois conflits historiques se chevauchent par le biais de ces héros responsables d'atrocités.

Laurent Gaudé n'a pas hésité à entrer dans leur conscience et à les faire parler. « Pour écrire, il faut s'approcher des personnages, même quand ce sont d'horribles bonhommes. La loyauté de l'écrivain, c'est de laisser le personnage se dire avec sa logique. » Il en fait des monstres à figure humaine, en soulignant leurs nombreuses facettes et en soulignant qu'ils sont « des personnages difficiles à juger ».

Le général Grant était un véritable boucher, mais il a été « traversé par un tourment intérieur

VOIR PAGE F 4 : GUERRE



LIVRES

JEUNESSE

Peut-on vivre sans culture ?

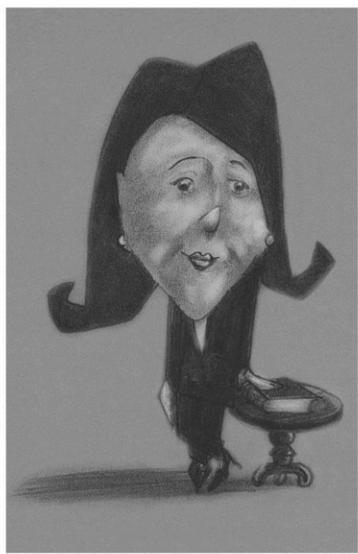
L'art est avant tout source d'espoir, proclame un manifeste déguisé en livre pour enfants

MARIE FRADETTE

Lancées au printemps dernier, les éditions D'eux connaissent un départ enviable. Soucieux d'offrir des textes forts, écrits, illustrés et traduits par des grands noms de la littérature, Yves Nadon et France Leduc gardent le cap sur leurs visées prometteuses. Pour preuve, la publication cet automne de *Si j'étais ministre de la Culture*, écrit par la dramaturge Carole Fréchette et illustré par Thierry Dedieu.

Devant l'indifférence répétée des dirigeants envers l'art et l'importance de le soutenir — lasse des mêmes ritournelles inefficaces —, la ministre responsable de la culture change de stratégie en démontrant avec force et frappe la morosité ambiante qui régnerait si la culture disparaissait de nos vies. «*Pas de spectacles de rue. Pas de danse; tous les iPod verrouillés; interdiction de jouer des beautés architecturales*»; même les «*vêtements, chaussures et chapeaux ne devraient plus être influencés par les créateurs. Seul un modèle unique serait homologué*». Il en va de même pour les voitures, bien sûr. Mais combien de temps les gens pourraient-ils souffrir de vide? «*Le temps qu'il faudrait pour bien sentir l'enfer suffoquant que seraient nos existences dans cet univers de stricte efficacité* [...]».

Sur ce texte mordant, véritable coup de gueule contre tous ceux qui croient que l'art n'est qu'une affaire de pelletterie de nuage, Thierry Dedieu y va d'un trait grotesque, exprimant de façon percutante tout le ridicule de la situation. Les angles obliques, les personnages aux allures bouffonnes, rappellent ici le trait de Ludovic Debeurme, ce bédésiste et illustrateur français auteur de *Trois fils* (2013) et de *Un père vertueux* (2015), publiés chez Cornélius. L'absence de détails superflus contribue à mettre en lumière l'état étrange dans lequel se trouverait le monde sans culture. Même les couleurs choisies, criardes, franches, participent de l'effet saisissant du message. Le grand format de l'ouvrage, présenté sous forme de brochure, étend par ailleurs la portée du propos. Le lecteur est happé par ce visuel qui déborde, fait fi des cadrages, sauf à un moment, où un ministre éveillé en pleine nuit est en manque de son «*film de fin de soirée, de sa petite histoire*» avant le dodo. L'état de vide est mis



D'EUX
La ministre de la Culture illustrée sur la couverture du livre.

en évidence, portant l'attention du lecteur sur le visage éberlué, déconfit du personnage.

Manifeste pour la culture

Au-delà du livre jeunesse, cet ouvrage se veut avant tout une proclamation qui met en lumière l'omniprésence de l'art dans nos vies. Il fait partie de notre quotidien, sans même que nous en ayons conscience, nourrit nos esprits, invite à découvrir l'Autre, à asseoir notre singularité tout en posant les bases d'une identité collective.

En 2014, à l'invitation du Conseil québécois du théâtre, des personnalités publiques ont écrit un texte sur le thème «*Si j'étais ministre de la Culture...*» Carole Fréchette avait alors participé à cet exercice — son propos était d'ailleurs paru dans les pages du *Devoir* — et ce présent livre en est une adaptation réalisée pour un lectorat plus vaste encore.

À force d'austérité, de coupures dans des secteurs qui sont pourtant les poumons de nos vies, c'est tout un peuple que nos gouvernements étouffent peu à peu. Fréchette et Dedieu lancent ici un appel rempli d'espérance en un avenir plus ouvert dans lequel le ministre de la Culture pourrait enfin être invité à la «*table de l'essentiel en tant que ministre de l'équilibre des âmes, du battement des cœurs, de la respiration, ministre de l'oxygène*».

Collaboratrice
Le Devoir

SI J'ÉTAIS MINISTRE DE LA CULTURE

Carole Fréchette
Illustrations de Thierry Dedieu
D'eux
Montréal, 2016, 32 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La part de l'humain derrière le monstre

Martyne Rondeau explore les nombreux visages d'un cardiologue qui a tué ses enfants

DOMINIC TARDIF

«*Il a dit qu'il entendait son fils mourir dans son sang. [...] Il a dit que ça prenait 10 minutes pour une personne pour mourir dans son sang. Sur un ton de médecin, objectif, froid, rationnel*», a déclaré le consultant en communication Luc Tanguay au sujet de Guy Turcotte, à qui il a rendu visite pendant son séjour à l'Institut psychiatrique Philippe-Pinel.

Il ne s'agit que d'un des nombreux glaçants témoignages entendus lors du deuxième procès du cardiologue, au terme duquel le juge l'a reconnu coupable des meurtres non prémédités de ses deux enfants.

Romain Jolicœur, personnage principal de *Garde-fous*, nouveau roman de Martyne Rondeau, correspond de façon troublante à cette description d'un homme sans cœur et sans remords. Le condamné, lui aussi cardiologue, a tué ses jumeaux de quatre ans et tenté de se suicider en avalant des shooters de lave-glace. Tour à tour, cinq «*épouvantails*» s'invitent dans sa cellule et déversent sur lui leur mépris, leurs souvenirs et leurs questions douloureuses. Un citoyen outré en appelle à la vengeance populaire. Viendront ensuite une autre tueuse de moins en moins compréhensive et une ancienne amante éberluée, puis son ex-femme et sa mère.

«*Avaleurs de vers de terre, de cuisses de grenouilles crues, lécheur de roches et mangeur de gravier. Plus je me fâchais contre tes habitudes dégoutantes, plus tu courais après moi avec des vers de terre en riant [...] et je tombais raide folle [...] Tu stoppais ton manège alors et, en me regardant droit dans les yeux, tu avalais la petite bête dégueulasse comme une pâte Catelli sans sauce*», déballe sa mère, femme pieuse et pétrie de préjugés, en tentant de déterrer les racines de la folie de son fils.

Le meurtrier, symptôme de société?

À l'aide de phrases logorhétiques se jouant souvent de la ponctuation, l'auteure de *Game over* (XYZ, 2009) gratte témérairement derrière un fait divers qui continue, encore à ce jour, de soulever les passions. L'homme qui arrache ses enfants à la vie, et à leur mère, est-il la simple victime d'une santé mentale fragile ou le symptôme spectaculairement violent d'une société où la masculinité ne peut se vivre que dans la domination de l'autre? À quoi peut



ALESSANDRO B. TRIPTYQUE

De la réalité à la fiction, l'auteure creuse dans les racines de la folie pour en faire ressortir l'humanité.

s'accrocher celui qui n'a toujours vécu qu'à travers le miroir des apparences lorsque ce miroir se fracasse?

En humanisant son personnage pourtant irrécupérable, Martyne Rondeau pourrait sembler prêcher par accès d'empathie. Elle emploie pourtant ici les outils propres à la littérature afin de soupeser dans toute sa densité la complexité du réel, qui ne s'évapore pas, quoi que laissent entendre certains médias, sous le poids de la tragédie (au contraire).

Dans un des chapitres les plus beaux, les plus troublants et les plus subversifs du livre, une ancienne amante de Romain Jolicœur se souvient ainsi de la douceur de ses mains sur son corps après avoir vu son visage à la télé. «*J'apprenais le calme dans les câlins neufs*, lui rappelle-t-il. *De l'étonnement, c'est ça: surprise chaque fois, chaque lundi avec toi, de mes possibilités émotives, érotiques. De mon humanité se révélant.*»

Portraits croisés des nombreux visages de Romain J. —

l'homosexuel réprimant son désir pour d'autres hommes, le père apathique, le fils absent —, *Garde-fous* rejette avec la vigueur d'une écriture torrentielle une des religions les plus mortifères de notre époque: celle des explications toutes faites.

Collaborateur
Le Devoir

GARDE-FOUS

Martyne Rondeau
Triptyque
Montréal, 2016, 154 pages

POPULISME

SUITE DE LA PAGE F 1

Ces formules appellent au retour d'une grandeur que l'on affirme avoir perdu ou d'un pays que l'on prétend s'être fait voler, parfois par un ennemi intérieur. Le constat s'accompagne souvent d'une «*hostilité à l'encontre des élites académiques établies*» et de réserves formulées contre «*des Parlements, ces institutions inévitablement pluralistes*».

Les populistes pratiquent aussi «*un clientélisme de masse et cherchent à discréditer toute opposition, que ce soit au sein de la société civile ou dans les médias*», dans un tout qui, même s'il peut sembler puiser dans l'anti-intellectualisme, dit Müller, confère surtout au «*solide bon sens*» la capacité de «*tout expliquer, sans grande difficulté*».

«*Pour être populiste, il n'est en rien nécessaire d'être nationaliste, raciste ou partisan d'un quelconque chauvinisme éthique*, ajoute le philosophe allemand. *Mais les populistes ont besoin d'une sorte de critère moral préexistant à toute décision*», critère qui sépare le bon peuple des mauvaises élites et qui permet de discriminer ceux qui peuvent faire partie du peuple authentique de ceux qui ne le peuvent

pas. Un peuple, d'ailleurs, dont la participation à l'exercice du pouvoir n'est pas souhaitée par les populistes, autrement que le jour de l'élection, s'entend.

Déléguer et attendre

La passivité est cultivée à l'ère du populisme, où les formes traditionnelles de la politique, fortement remise en question, donnent ce carburant au désintéret dans la chose politique. Elle alimente au passage l'illusion d'une représentation, dit Myriam Revault d'Allonnes, qui, en s'appuyant sur la recherche d'élus qui nous ressemblent, qui nous comprennent, ne peut qu'amener frustrations et déceptions.

«*Être représenté en politique n'est pas qu'une délégation de pouvoir qui se joue seulement le jour de l'élection*, explique-t-elle. *Le lien représentatif doit être enrichi par les formes d'action des citoyens.*» Elle parle de substituer une démocratie participative à une démocratie représentative, particulièrement pour enrayer cette quête vaine de représentants «*mieux que nous-même et en même temps qui nous ressemblent*», quête qui ne peut conduire que dans une impasse.

«*Actuellement, le peuple attend que le souverain écrive la pièce de théâtre dans laquelle il va jouer*, dit-elle en reprenant ici une métaphore du pouvoir

et de la représentation écrite par le philosophe anglais Thomas Hobbes au XVII^e siècle. *Or, le peuple est l'auteur de la pièce. S'il a l'impression qu'elle n'est pas jouée, c'est qu'il ne l'a pas encore écrite.*»

Le vide peut être angoissant. Mais pour elle, il est surtout une chance à saisir. «*Quand l'avenir est écrit d'avance, on n'a plus besoin d'agir*, dit-elle. *Là, nous sommes en train de changer de monde, nous sommes en pleine période d'élaboration, dans un rapport à l'avenir qui n'est pas dessiné. La menace la plus grande n'est donc pas cette incertitude, c'est surtout de ne plus écrire la pièce de théâtre et de laisser les populistes l'écrire pour nous.*»

Jan-Werner Müller le croit aussi, d'ailleurs, en rappelant que «*la démocratie est toujours chose difficile et nerveusement éprouvante*», mais aussi en appelant les défenseurs de la démocratie à se confronter aux populistes «*les yeux dans les yeux*», au lieu «*de vouloir, avec condescendance, les soigner*». «*On gagne peu en connaissance (et en influence politique) à pathologiser le populisme: celui-ci n'est pas une maladie et n'est pas non plus une pathologie normale de la politique, quant aux personnes qui votent pour les populistes, elles ne sont pas toutes des cas pour thérapeutes poli-*

tiques et moins encore de la racaille», comme les a un jour qualifiées le social-démocrate et vice-chancelier allemand Sigmar Gabriel.

«*La tendance qu'ont les libéraux à exclure tout bonnement les mouvances populistes d'opposition est problématique. En effet, en procédant ainsi, on fait très exactement ce que l'on reproche à juste titre aux populistes de faire eux-mêmes: on exclut au nom de la morale*», d'un monopole d'une représentation qui ne peut survivre à la diversité des sociétés modernes, poursuit Müller. «*Au lieu de discréditer les populistes à l'aide d'arguments moraux, les démocrates libéraux devraient débattre dans un premier temps avec eux, ne fût-ce que pour rétablir justement les faits.*»

Le Devoir

LE MIROIR ET LA SCÈNE

CE QUE PEUT LA REPRÉSENTATION POLITIQUE
Myriam Revault d'Allonnes
Seuil
Paris, 2016, 200 pages

QU'EST-CE QUE LE POPULISME?

DÉFINIR ENFIN LA MENACE
Jan-Werner Müller
Première Parallèle
Paris, 2016, 196 pages

Ce livre sera en librairie début novembre.

LAURENT GAUDÉ



Écoutez nos défaites

«*Écoutez nos défaites* [...] est une œuvre d'une densité extrême. [...] On se laisse avaler par la puissance de l'écriture, par l'érudition de l'auteur et par sa façon inédite de construire un récit en entremêlant l'histoire et la fiction avec une cruelle lucidité.»

Michèle LaFerrière, *Le Soleil*

ACTES SUD • LEMÉAC

leméac.com

© Jacques Gauthier

LITTÉRATURE

Le secret dans la peau

Sophie Bienvenu propose un roman polyphonique sur le thème de l'abandon

DANIELLE LAURIN



Une jeune fille de 16 ans, seule au monde, donne son bébé en adoption. Comment surmontera-t-elle sa culpabilité, sa honte? Et l'enfant, de son côté, comment survivra-t-il à cet abandon?

Sophie Bienvenu tient le pari de montrer les deux côtés de la médaille, en alternance, dans *Autour d'elle*. On voit évoluer mère et fils sur une période de près de 20 ans, séparément. Elle, incapable de l'oublier, lui, ne cessant de la chercher.

Les retrouvailles auront-elles lieu? Ce n'est là qu'un aspect du filon narratif. L'auteur d'*Au pire, on se mariera* et de *Chercher Sam* explore bien d'autres avenues dans son troisième roman.

Des rebondissements nous attendent au tournant. Dont un événement-choc, qui donne lieu à un dénouement pas du tout prévisible. Jusqu'à la toute fin, quand on croit deviner ce qui va se passer, des retournements de situation se produisent.

Du fils, Adrien, on apprendra qu'il grandit dans une famille aisée, aimante. Qu'il sait s'attirer les faveurs des filles depuis tout petit. Qu'il développe un talent certain pour la musique. Et qu'avec son meilleur ami, il enquête sur sa mère naturelle dans l'espoir de la retrouver.

C'est autour de la mère qu'on tourne le plus. Autour de son désarroi, de sa peine, de sa solitude extrême. Florence s'est retrouvée enceinte la première fois qu'elle a fait l'amour. Le futur père en question, qui l'a congédiée sitôt sa grossesse terminée, n'en a rien su. Elle ne l'a jamais revu.

Aucun soutien, personne pour la conseiller, l'entourer. Pas d'amis. Quant à ses parents, ils vivent leur propre drame. Leur séparation a laissé en eux des séquelles qu'ils peinent à surmonter: l'adolescente ne peut compter ni sur sa mère suicidaire, ni sur son père perdu dans les brumes de l'alcool.

À la naissance du bébé, elle refuse de le regarder. Pas question de s'attacher. Une fois séparée de son enfant, elle vivra séparée d'elle-même. Et des autres. Refus de s'attacher à qui que ce soit. Un tateur fou amoureux d'elle l'apprendra à ses dépens.

Vraiment spéciale, Florence. Charismatique. Elle attire les autres à elle comme un aimant, suscite la bienveillance. Mais elle demeure pour tous énigmatique. Une huître.

Seule la photographie allume cette errante sans attaches. Elle en fera un métier. Elle explorera le monde comme reporter photo. Réfugiée derrière la lentille de son appareil, elle se sentira utile, trouvera un sens à sa vie. Même si...

Sur son poignet: une date tatouée. La date de naissance de son fils. Impossible de l'oublier. Et

impossible d'avouer à qui que ce soit ce secret qui lui empoisonne la vie. Elle demeure enfermée au fond d'elle-même, dans la culpabilité, la honte, le chagrin.

Fragments de portraits

Pathos, que tout cela? Pas du tout. Et c'est là un des tours de force d'*Autour d'elle*. C'est dû en grande partie à la structure inventive du roman. À la façon qu'a l'auteure de nous livrer au compte-gouttes les informations, d'approcher par petites touches les deux protagonistes principaux. De l'extérieur. Par le biais d'une vingtaine de personnages.

C'était risqué. Passer d'un personnage à l'autre, d'un monologue à l'autre. Tourner autour de Florence, de son fils aussi, ponctuellement, par le biais des gens qu'ils ont croisés de près ou de loin dans leur vie. Sans qu'on puisse jamais avoir un portrait complet de l'un ou de l'autre.

Multiplier les «je», les points de vue, sans transition. Un peu comme si chacun se passait de main en main une caméra et filmait un aspect de l'enfant ou de la mère. Aux lecteurs de faire les liens entre les différents fragments de portraits.

Plus risqué encore, s'attarder à l'histoire de chaque intervenant. Rentrer dans leur vie à eux. Assister à leurs problèmes de couple, passer en revue leur situation familiale, professionnelle. Et voir de l'intérieur comment ils se dépatouillent, quelques-uns moins bien que d'autres, avec tout ça.

Prendent le relais tour à tour une caissière de magasin envieuse de sa patronne, le propriétaire désarçonné d'une boutique photo, un préposé attentif à la déresse humaine dans un hôpital, une petite fille qui se questionne pour savoir qui inviter à son repas d'anniversaire, une femme en dépression post-partum, un petit Afghani déboussolé dans un camp de réfugiés...

On pourra s'interroger en cours de route sur la pertinence de certains monologues. Tous ne sont pas aussi prenants. Et certains arrivent comme un cheveu sur la soupe: on se demande ce qu'ils apportent vraiment au récit.

Parmi les partitions les plus réussies: celle qui ouvre le livre. C'est un ado qui parle. L'ado qui a fait l'amour avec Florence la première fois. C'est par ses yeux à lui qu'on assiste à la scène. C'est avec sa couleur à lui qu'il nous la décrit.

Ça donne entre autres ceci: «*Fait qu'on est dans ma chambre, on frenche, pis je caresse ses seins par-dessus son chandail. Elle se laisse aller à un petit gémissement. J'enfouis ma tête au creux de son cou et je lui dis: "Calisse que tu m'excites..."*»

Danger de l'attachement

Autre moment fort du roman, quand le tateur qu'a laissé tombé Florence ressasse sa relation amoureuse avortée. «*Tu voulais pas t'attacher, parce que c'est trop dangereux, à cause de ta famille de mardo, de ta mère suicidaire rendue dans une secte ou wathever, de ton père qui se sacre de toi pis qui boit et de je sais pas*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Autour du personnage de Florence et de son fils, l'auteure Sophie Bienvenu tisse une toile narrative inventive avec des partitions plus réussies que d'autres.

quoi d'autre que tu m'as jamais avoué.»

Et puis, à la toute fin, arrive le moment où Florence elle-même donne la version de sa propre histoire. Quand elle s'interroge sur la marche à suivre pour la suite des choses, on est plus que jamais au plus près de son trouble, de ses contradictions.

On savait depuis *Au pire, on se mariera*, dont la version filmée de Léa Pool verra le jour en 2017, que Sophie Bienvenu pouvait faire crier les mots sur la page, alors qu'elle donnait la parole à une fille de 13 ans hyper poquée, pleine de rage.

On savait aussi, avec *Chercher Sam*, que l'écrivaine pouvait s'immiscer dans la tête d'un jeune sans-abri et coller tout à fait à son désarroi, à sa réalité. Dans une langue âpre, écorchée.

L'auteure de 36 ans parvient dans *Autour*

d'elle à donner une couleur distincte à ses multiples personnages. Elle sait trouver un langage propre à chacun, un ton, un rythme. De ce point de vue, elle se surpasse. Même si la force de frappe du livre comme tel apparaît moindre, moins frontale que pour ses deux romans précédents, que dans *Au pire, on se mariera*, surtout.

C'est l'accumulation, la coexistence des différentes voix, des différents langages qui font d'*Autour d'elle* un ouvrage d'exception. Le large spectre de registres exploré avec justesse par Sophie Bienvenu constitue en soi ce qui ressemble à un exploit.

AUTOUR D'ELLE

Sophie Bienvenu
Cheval d'août
Montréal, 2016, 224 pages

PREMIER ROMAN

L'amour au temps du doctorat

L'astronome dur à cuire se pose en chronique romantique d'une obsession sans issue

CHRISTIAN DESMEULES

On sait aujourd'hui que lorsqu'on lève les yeux vers les étoiles, c'est en réalité le passé qu'on aperçoit — un passé parfois «distant» de millions d'années. De Montréal à Boston, d'Istanbul à Chicago en passant par le Chili, un étudiant en physique, passionné d'observation spatiale qui rêve aussi de devenir «*écrivain sans le sou*», traîne sa croix en scrutant une histoire de plus en plus lointaine.

Ils venaient à peine de se rencontrer. Jonathan devait bientôt quitter Montréal pour amorcer des études doctorales en physique à l'Université Harvard, près de Boston. Partie sans laisser d'adresse, volatilisée, le cœur brisé, Marie-Hélène, elle, est peut-être partie faire de la coopération quelque part en Amérique centrale. Mais peut-être est-elle ailleurs. Il n'en sait rien — et ne veut peut-être pas vraiment le savoir.

Chronique d'une obsession amoureuse sans issue, *L'astronome dur à cuire*, le premier roman de Jonathan Ruel, tente à sa façon de recomposer le fil tortueux des événements qui ont mené à cette catastrophe à petite échelle. Un dernier rendez-vous manqué et des adieux ratés qui ont condamné le narrateur à aimer en silence et jusqu'à la folie un fantôme pour quelques années.

Même si d'autres femmes ont par la suite pu compter pour lui. Des femmes aimées ou simplement entrevues, qui ressemblent à Marie-Hélène, portent son prénom ou qui ne



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Entre candeur et mélancolie, science et mouvement, l'auteur Jonathan Ruel semble avoir trouvé une voix bien à lui.

la rappellent parfois en rien. Comme Moira, une Américaine de l'Iowa qui comme lui a grandi sur une ferme et incarne à ses yeux «*toute l'Amérique, exubérante et mythique.*»

Pour le plaisir, ces deux-là vont rédiger ensemble une sorte d'*«Évangile secret»*, un témoignage iconoclaste sur la vie de Jésus, dont le roman nous livre de nombreux extraits. Imaginant que des forces obscures sont à leurs trousses, ils s'amuse à voyager sous de fausses identités. Ce qui n'était d'abord qu'un jeu, entre la théologie et l'invention littéraire, une manière de faux thriller fait maison pour se divertir de leurs études exigeantes et pimenter

leur relation, se mue peu à peu en invention aux implications plus sérieuses lorsqu'ils ont l'impression d'être réellement poursuivis...

Mais leur relation ne sera pas suffisante, au point où Moira envisage de quitter son copain (eh oui), qui étudie dans une autre ville. «*Moira qui m'avait pris temporairement dans son cœur, peut-être comme son arrière-grand-mère aurait permis à un quéteux de dormir dans la grange et lui aurait donné un morceau de tarte.*» Les mains vides et à nouveau libre de penser à Marie-Hélène, le narrateur se dit qu'il pourrait peut-être essayer de la retrouver.

Elle ou son équivalent féminin. Car au fond, elle n'est peut-être rien de plus qu'une image, la forme que prend depuis toujours son «*désir d'aimer et d'être aimé d'une seule femme.*»

L'astronome dur à cuire est un roman d'apprentissage amoureux et une tentative d'exorcisme sentimental. «*Nous étions si ignorants. J'avais vingt et un ans et elle, vingt, et je nous croyais pleinement adultes, mais nous étions si ignorants.*»

Né en 1983 à Saint-Charles-de-Bellechasse, fils d'agriculteurs, Jonathan Ruel a lui aussi obtenu il y a quelques années un doctorat en physique de Harvard. À l'évidence, son roman prend pour décor une réalité qu'il semble connaître. Tout le reste, dirait Antoine Blondin, n'est «*que litres et ratures.*»

Un roman qui fait preuve d'une certaine maîtrise, avec quelques défauts qui ont un peu aussi le charme des commencements — trop de dialogues, une profusion de digressions pas toujours pertinentes, quelques longueurs et une structure narrative qui n'est pas des plus convaincantes. Mais Jonathan Ruel semble avoir trouvé une voix bien à lui, faite de candeur et de mélancolie, de science et de mouvement. Ce qui n'est pas rien.

Collaborateur
Le Devoir

L'ASTRONOME DUR À CUIRE

Jonathan Ruel
Druide
Montréal, 2016, 520 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 26 septembre au 2 octobre 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENT NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Les fauifs	Denis Monette/Logiques	1/6
2	Les empocheurs	Yves Beauchemin/Québec Amérique	-/1
3	Il était une fois à Québec • Tome 1 D'un siècle...	Michel Langlois/Hurtubise	2/3
4	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La tentation.	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/6
5	La nature de la bête	Louise Penny/Flammarion Québec	4/6
6	Autour d'elle	Sophie Bienvenu/Cheval d'août	-/1
7	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	-/1
8	L'espoir des Bergeron • Tome 1 Un bel avenir	Michèle B. Tremblay/Les Éditions réunies	10/4
9	Chroniques d'une p'tite ville. Les débuts	Mario Hade/Les Éditions réunies	-/1
10	Les chevaliers d'Antares • Tome 3 Manticores	Anne Robillard/Wellan	6/7

▼ Romans étrangers

1	Si tu me voyais comme je te vois	Nicholas Sparks/Michel Lafon	1/3
2	Un cœur sombre	Roger Jon Elory/Sonatine	3/3
3	L'homme qui voyait à travers les visages	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	2/5
4	Demain les chats	Bernard Werber/Albin Michel	-/1
5	Les bottes suédoises	Henning Mankell/Seuil	4/6
6	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	6/28
7	London • Tome 1 Le choc	Anna Todd/Homme	5/2
8	Cours, Alex Cross!	James Patterson/Lattès	7/8
9	Péché de chair	Colleen McCullough/Archipel	9/7
10	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	-/1

▼ Essais québécois

1	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme	-/1
2	Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais quand...	Josée Blanchette/Flammarion Québec	-/1
3	Abécédaire du féminisme	Collectif/Somme toute	2/2
4	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/51
5	La vérité sur le sucre	André Marette Geneviève Pilon/VLB	3/4
6	Un barbare en Chine nouvelle	Alexandre Trudeau/Boréal	4/3
7	Lettrés à une jeune journaliste	Josée Boileau/VLB	-/1
8	Une école à la dérive	Nicolas Bertrand/Septentrion	-/1
9	Comprendre les élections américaines. La...	Élisabeth Vallet/Septentrion	-/1
10	Journal d'un sociologue	Marc Lesage/Del Busso	-/1

▼ Essais étrangers

1	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017	Collectif/Découverte	-/1
2	Le terrorisme expliqué à nos enfants	Tahar Ben Jelloun/Seuil	-/1
3	Sorciers, sages-femmes et infirmières	Barbara Ehrenreich Deirdre English/Remue-ménage	5/3
4	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/33
5	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/37
6	De la vérité dans les sciences	Aurélien Barraud/Dunod	9/2
7	Ce qui est à toi est à moi. Contre Airbnb, Uber...	Tom Slee/Lux	4/4
8	La plénitude du vide	Xuan Thuan Trinh/Albin Michel	-/1
9	Pour la sociologie	Bernard Lahire/Découverte	7/2
10	Idéaux politiques	Bertrand Russell/Écosociété	6/3

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

La fabrique d'agents doubles

Éric Faye se penche sur ces vies suspendues par la Corée du Nord

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans le Japon de la fin des années 1970, on signale la disparition de personnes sans la moindre explication. C'est un cauchemar, cet escamotage insensé de gens ordinaires. Or, une espionne nord-coréenne, démasquée en Corée du Sud, révèle un jour comment elle a été formée pour se fondre dans la société japonaise.

À partir de là, on soupçonne que des Japonais, après avoir été enfermés dans des sacs, jetés sur des bateaux, arrachés à leur vie, sont détenus en Corée du Nord. Là, on les a transformés en agents d'information pour espions. On comprend désormais où se trouvent les disparus.

Des pourparlers s'engagent alors entre les deux gouvernements pour que ces gens anonymes, kidnappés au hasard, mais résilients, soient rendus à leur pays, à leurs familles, à leur identité véritable. Des relations commerciales et des négociations politiques permettent de faire certaines pressions sur le gouvernement scélérat. Il y a officiellement dix-sept cas. Pyongyang en reconnaît treize. Cinq d'entre eux reviendront au Japon à partir de 2002, déphasés par l'exil.

Ces «*éclipses japonaises*», Faye les raconte. En plongeant dans cette suite de faits divers troublants, pratique politique criminelle s'il en est, il reconstitue ces traumas documentés par des témoignages. Il les appelle «*le grand fleuve*» des histoires «*pareilles au Nil*», sans commencement, parce qu'elles se répètent dans la nuit des temps.

Enquête

En 2010, Éric Faye recevait le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Nagasaki*, qui a connu un beau succès international. Lauréat de la Villa Kujoyama à Kyoto, il a été étonné, en sillonnant le Japon, de constater les liens qui unissent ce pays aux lettres françaises; il en a tiré *Malgré Fukushima. Journal japonais*. Il avait alors déjà en tête cette affaire singulière d'enlèvements, et il rencontra des victimes, qui confirmèrent de leur histoire ce que la presse avait mis au grand jour.

On a pu voir des reportages à la télévision et des films, ou lire des récits sur ces étranges réunifications. Le plus connu est celui de l'Américain Charles Robert Jenkins, enlevé

en 1966; son livre est paru en 2008 en Californie. Rencontré sur son île de Sadogashima, il devient Jim Selkirk dans *Eclipses japonaises*. «*Voilà ce qui attend Jim Selkirk: donner une suite à L'Odyssée. Ulysse redevient M. Tout-le-monde.*» Ce à quoi contribue l'écrivain, troublé par de tels destins.

Des articles de fond (notamment ceux de Philippe Pons dans *Le Monde*) au roman d'Éric Faye, le glissement couvre l'étendue d'une mosaïque humaine. L'écriture romanesque demeure sobre, quelque peu distante, un peu à la manière nipponne, mais surtout, elle respecte cet écart insondable des vies brisées par l'effroi, la séparation, l'exil, l'absence de sens.

L'écrivain explore toutefois le silence. Il lui faut briser «*cet énorme glacis maritime qui séparait deux civilisations*», en l'occurrence l'effet d'un film réalisé à Pyongyang et visionné au Japon, où une des familles reconnaît le fils enlevé trente ans auparavant. Le sentiment fait jaillir l'existence d'un au-delà, un mélange d'incrédulité et de honte, la propulsion dans le temps.

Du fil à retordre

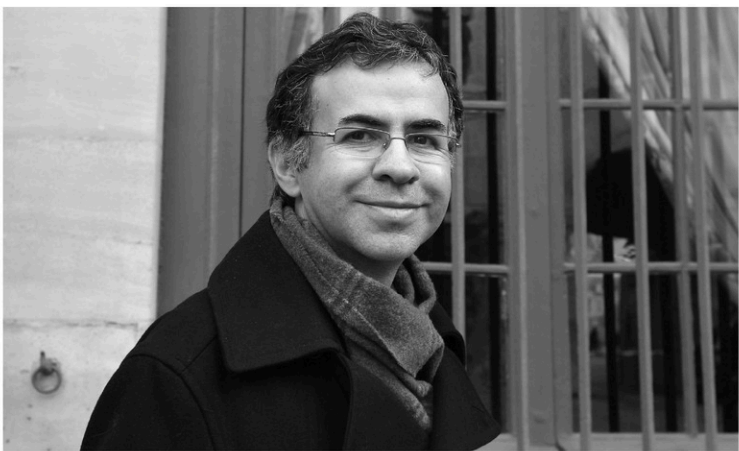
Les vies de ces gens enlevés, à en croire Faye, n'ont pas toutes été malheureuses. Ainsi approfondit-il le cas de Setsuko Okada, enlevée à 16 ans en 1977, devenue Chai Sae-jin pour de bon à 22 ans. Un étrange parcours qui se retourne plusieurs fois.

Il y a eu le drame, la capture, puis un endoctrinement dans le conditionnement général communiste de la Corée du Nord. Des mariages. Des familles. Des emplois surveillés constamment. La dictature dans le privé, sans barrière autre que le visage absolu du pays, parfois sans les camps de redressement. Certains ont joué la double carte. D'autres en sont morts.

Officieusement, ils auraient été plus de 70 Japonais pris en otages. Il resterait encore de nombreuses personnes ainsi détournées et captives en Corée du Nord. Ne parlons pas des espions.

Collaboratrice
Le Devoir

ÉCLIPSES JAPONAISES

Éric Faye
Seuil
Paris, 2016, 229 pages

FRANÇOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

Le romancier sonde le silence pour en faire ressortir les voix de destins pas toujours malheureux.

Lauren Hernandez après sa performance à la poutre. Hasard des calendriers, *Avant que tout se brise* sort en français quelques semaines à peine après l'étalement du talent américain en gymnastique aux Jeux olympiques de Rio.

THOMAS COEX AGENCE FRANCE-PRESSE

ÉTATS-ÉCRITS D'AMÉRIQUE (4)

Le drame dans l'obsession élitaires

Pour Megan Abbott, l'univers sportif est une fenêtre grande ouverte sur l'arrivisme nocif

Les États-Unis par eux-mêmes. À l'approche du scrutin américain, le 8 novembre prochain, *Le Devoir* vous propose de traverser l'Amérique, d'est en ouest, à la rencontre, chaque semaine, d'auteurs qui, par le roman, la nouvelle, l'essai ou la bande dessinée, dressent le portrait social, politique et économique de leur pays dans toute sa diversité. Quatrième escale: l'élévation sociale au mépris des autres depuis le Michigan de Megan Abbott.

FABIEN DEGLISE

Son chemin est tout tracé et c'est celui de l'élite, la voie difficile, certes, mais «réserve à un tout petit nombre», qui va la faire passer de ce groupe d'anonymes, composé de «80 000 filles dans tout le pays» à la poignée de cinq athlètes qui forment l'équipe olympique américaine. La crème, le gratin, la fleur...

Dans le salon d'une maison de banlieue, Katie et Eric suivent avec jubilation le destin tracé pour leur fille sur un tableau blanc par Teddy, l'entraîneur de gymnastique. Devon, 15 ans, malgré un pied pas très collaboratif, est en train de devenir une étoile ascendante du club sportif local. La détermination, le sacrifice, l'engagement sans faille de ses

parents pourraient, avec une probabilité élevée, l'extraire de la masse pour la conduire au sommet, en faire cet être singulier dans la performance, une fierté, un modèle, et ce, dans ce culte de l'ascension sociale qui rend parfois insensible à tout ce qui se passe autour, y compris lorsqu'il est question de vie humaine.

Pour son neuvième roman, un thriller psychologique, la romancière américaine Megan Abbott replonge une nouvelle fois dans l'univers de la compétition sportive et des histoires de jeunes filles pour mieux décrypter la psyché humaine face au drame. Ici, la mort d'un jeune homme dont le caractère accidentel ne peut que défier les faits. Son exploitation a débuté au milieu des hockeuses sur gazon dans

La fin de l'innocence (2012), des meneuses de claques dans *Vilaines Filles* (2014), puis des patineuses dans *Fièvre* (2015). *Avant que tout se brise* recadre son obsession pour les terrains mouvants et toxiques, ces sols en phase de liquéfaction qui entrave les progressions, nuisent aux courses aveuglées vers l'avant, dans le monde de la gymnastique. La traduction française de *You Will Know Me* apparaît quelques semaines à peine après l'incroyable ascension des jeunes gymnastes américaines Simone Biles, Lauren Hernandez, Gabrielle Douglas, Madison Kocian et Alexandra Raisman aux Jeux olympiques de Rio cette année. Drôle de concordance des temps.

Il faut le dire, Megan Abbott agace en racontant ses histoires avec beaucoup trop de mots, comme cette amie qui n'en finit plus de se perdre dans le détail et la répétition opportuniste pour s'assurer de conserver l'attention de son auditoire le plus longtemps possible et ne pas renouer avec sa solitude trop vite. Les dialogues deviennent étourdissants, d'une manière conséquente dans les

circonstances pour raconter ces vies humaines en train de se débattre pour éviter de s'enliser, et surtout empêcher leurs regards de se concentrer sur les contradictions, les mensonges ou les culpabilités que ces vies animent.

L'action se joue dans une Amérique générique que l'on peut facilement situer dans la banlieue hypernormée d'une métropole de troisième ou quatrième zone: Détroit ou Michigan, pourquoi pas, où Megan Abbott a vu le jour en 1971 et qui donne souvent la tonalité de ses décors ténus dont le trait évanescence laisse toute la place au reste. Les motivations sociales sont habilement dépeintes, l'intrigue est joliment tracée et la mécanique de cette ambition sans jugement, sans empathie ou sans remords est banalisée avec soin pour mieux la rendre odieuse et surtout universelle.

Il est question d'Elite Junior, d'Elite Senior, d'Équipe nationale, de médaille et de reconnaissance. Le bouquin aurait très bien pu parler d'amélioration du confort personnel ou collectif, d'échelons hiérarchiques tout comme des quêtes hégémoniques, dans la sphère politique, économique, internationale, qui se jouent parfois dans l'aveuglement volontaire quant aux abus sociaux, aux guerres, aux compromissions qui peuvent venir avec. Le sport n'étant ici, sans doute, qu'une métaphore.

Le Devoir

AVANT QUE TOUT SE BRISE

Megan Abbott
Traduit de l'anglais
par Jean Esch
Editions du masque
Paris, 2016, 334 pages

«*Avec votre permission, nous recommencerons, dès maintenant. Nous concentrerons tous nos efforts comme avant. Oublions cet embrouillamini, laissons tout ça dans l'obscurité. Supprimons tous les obstacles sur le chemin de notre championne. Retrouvons notre route, celle que nous avons tracée ensemble, il y a si longtemps, ici même, dans cette maison, sur cette table là-bas.*»

Extraits de *Avant que tout se brise*

GUERRE

SUIVE DE LA PAGE F 1

qui l'a fait picoler comme un malade».

L'auteur fait remarquer que celui qui a gagné contre Lee et les sudistes fait partie, comme les deux autres personnages historiques qu'il fait revivre, de ces chefs qui pratiquaient la guerre au milieu de leurs hommes. «*Grant a arpenté des champs de bataille qui étaient des mouirois, il a vu des milliers et des milliers de corps qui continuent à se vider de leur sang en fin de journée parce que ça fait cinq heures qu'on s'est battus.*»

Laurent Gaudé refuse de penser qu'un être humain reste insensible devant de telles scènes. «*Même si la plupart des corps sous les yeux de Grant sont des sudistes, ce sont des jeunes*

de 25 ans qui sont en train de râler, de souffrir. J'ai voulu m'emparer de tout cela pour rendre le jugement complexe.»

Qu'est-ce qu'une défaite? Qu'est-ce qu'une victoire? «*À partir du moment où il y a une guerre, il y a deux sentiments: ou on la perd ou on la gagne,* répond Laurent Gaudé. *C'est binaire. Mais on pourrait envisager un ex aequo, finir par faire la paix. Mais ça arrive assez peu.*»

Pour lui, il n'y a pas de noir ou blanc. «*Il y a des défaites qui se transforment en victoires avec le temps, il y a des victoires qui font naître la guerre suivante. Le traité de paix signé après la Première Guerre a directement fait naître la Seconde, parce qu'il était trop*

dur, trop humiliant pour l'Allemagne...» La seule victoire franche dans une guerre est celle qui entraîne la libération d'un peuple, selon lui.

L'amour dans la guerre

Il y a l'Histoire, mais il y a aussi le présent. Les guerres actuelles. Ou récentes, et dont les ravages persistent. Pour les incarner, Laurent Gaudé a inventé des personnages dont les voix s'entremêlent à celles des trois autres.

Une femme, Mariam, irakienne, archéologue. Elle tente de sauver de la destruction les trésors des sites et musées pris d'assaut par le groupe Etat islamique. Un homme, Assem, français, agent secret. Il est chargé de

retrouver un ancien membre d'un commando spécial américain jugé dangereux.

Après leur première nuit ensemble, Mariam et Assem vivent une histoire d'amour à distance. Vont-ils finir par se retrouver? La fin du roman, ouverte, pourrait donner à penser que oui. *Écoutez nos défaites* est aussi un roman d'amour. Un roman d'amour dans la guerre.

C'est un roman de résistance aussi. Dans son combat acharné contre l'obscurantisme et la destruction d'œuvres d'art, Mariam a ces mots: «*Nous avons lu de la poésie depuis trop longtemps, nous avons admiré des mosaïques depuis trop longtemps, il ne peut y avoir de renoncement.*»

C'est exactement ce qu'a ressenti Laurent Gaudé face aux attentats qui ont eu lieu à Paris et Bruxelles. «*Depuis la Libération, on avait toujours vécu en paix, je n'aurais pas cru que ces choses-là arriveraient. Ça nous oblige à nous poser des questions, au moment de prendre le train ou de laisser les enfants aller seuls dans la rue.*»

Le scénario qu'il refuse d'envisager: ne plus pouvoir lire de livres, ne plus pouvoir discuter entre amis autour d'un petit verre de blanc sur la terrasse d'un café, ne plus voir les femmes circuler librement, ne plus pouvoir être dans la séduction, ne plus pouvoir aller au théâtre, dans les musées... «*Tout cela donne du sens à nos*

existences. La culture, la rencontre, la séduction sont ce qui apporte un peu de couleur à la vie. C'est ce qui nous fait aimer la vie.»

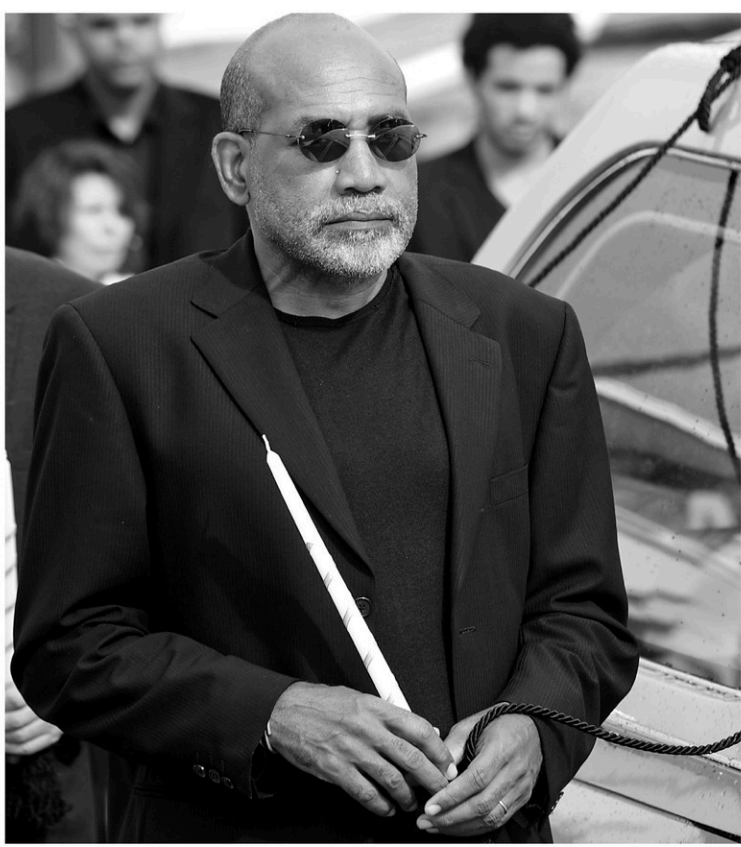
Le constat de Laurent Gaudé: «*Si vous dites que demain il faudra renoncer à tout ça, j'aurai l'impression que ce n'est plus la vie.*»

Collaboratrice
Le Devoir

ÉCOUTEZ NOS DÉFAITES

Laurent Gaudé
Leméac/Actes Sud,
Montréal/Arles, 2016, 288 pagesDu même auteur vient de paraître chez Actes Sud la pièce *Danse*, Morob, 40 pages

LIVRES



PATRICE COPPEE AGENCE FRANCE-PRESSE

La mort est aussi un carburant vital dans l'œuvre du romancier.

LITTE RATURE FRANCO PHONES

Une culture en héritage

Patrick Chamoiseau fait de l'absence d'une mère matière à méditation

LISE GAUVIN

Comment survivre à cette « absence fondamentale » que constitue la mort de la mère? se demande le narrateur du dernier roman de Patrick Chamoiseau. En risquant « une parole, [...] sans mander de répondeurs, juste soucieux de respirer et de sourire aux souffles de ce qui n'est nulle part et qui pourtant subsiste ».

Dans *La matière de l'absence*, l'écrivain amorce une longue méditation, en compagnie de sa sœur aînée surnommée La Baronne, sur l'héritage laissé par Man Ninotte et sur la culture antillaise, qu'il présente comme une combinaison de traces, ces « mélanges en précipitations », ces « marques jamais monumentales » qui font les paysages.

Cette culture, Chamoiseau la retrouve dans la présence du conteur créole, dont le récit se situe tout autant dans ce qu'il dit que dans ce qu'il ne dit pas, mais aussi dans les allées et venues des pacotilleuses, ces femmes qui voyagent sans cesse dans la Caraïbe pour tenir un « commerce mobile ». La cale négrière est également là, tout comme l'impact de ceux que le poète martiniquais Édouard Glissant a désignés comme des « migrants nus », dont la première nécessité était de survivre à la traversée, « dans l'ardeur de renaître, sans espoir de retrouver la communauté perdue, ni même de reconstituer une nouvelle communauté ».

Le roman est un genre que l'auteur définit comme un art labyrinthique, « le lieu d'une errance sans victoire, d'une éternité pleine d'instantanés démesurés et autant savourés »...

Parmi les passages les plus remarquables, ceux qu'il consacre à Man Ninotte, dont le portrait est disséminé dans chacune des parties du livre. Le narrateur décrit d'abord l'onde de choc ressentie à la nouvelle de son décès: « Comment vérifier si quelque chose avait changé dans l'ordonnance du monde? Mais tout était en place. Atténué, et comme anesthésié, mais parsemé de précisions

aiguës quasi involontaires. » Autre constat: « au moment de l'annonce, l'instant nous avait avalés ». Le « nous » renvoie ici à « la grappe », c'est-à-dire les enfants que la mort avait jetés « hors de l'espace et du temps ». Car « tant qu'elle avait été là, il nous avait été encore possible d'être des enfants ».

Man Ninotte était une femme énergique, « guerrière » au cœur tendre, dont l'auteur-narrateur avoue s'être inspiré pour la Marie-Sophie Laborieux de *Texaco* (prix Goncourt, 1992). Cette femme avait un adjectif préféré: « catégoriquement », qu'elle répétait à souhait. Elle obligeait les siens à aller à la messe le dimanche, mais elle-même ne mettait jamais les pieds à l'église. Elle entretenait avec « l'âme du monde une complexité active » et « savait mieux que personne faire blanchir ses draps ».

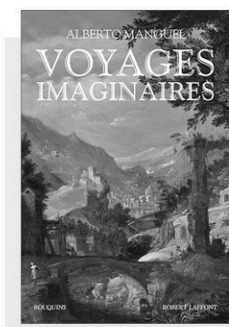
Elle aimait chanter le répertoire de Tino Rossi et dispensait la joie: « La photo de Man Ninotte debout à nettoyer son poisson montre bien l'éclat rieur de son regard, pas simplement un sourire à celui qui la photographie, mais un contentement de vivre qui monte du plus profond [...] Nous n'étions pas tristes! »

À travers les rituels de deuil et au fil de ces pages qui constituent un mémorial à portée légendaire s'accomplissent une célébration de la vie et un hommage à la beauté du monde dans une conscience émue de ce qui commence sans fin.

Redevenu le Négrillon de son enfance, Patrick Chamoiseau avoue connaître le malheur de ne pas être poète, et la grâce de le désirer. Il a réuni dans *La matière de l'absence* un « langage de sensations, alphabet de petites ondes mentales » qui lui permet de redessiner le paysage dans la lumière du matin.

Collaboratrice
Le Devoir

LA MATIÈRE DE L'ABSENCE
Patrick Chamoiseau
Gallimard
Paris, 2016, 365 pages



ÉVASION

VOYAGES IMAGINAIRES

Alberto Manguel
Robert Laffont, coll. « Bouquins »
Paris, 2016, 1376 pages

« Mieux vaut voyager avec espoir qu'arriver à destination », a noté un jour Robert Louis Stevenson. C'est une manière de voyager pleine de promesses et sans se fatiguer que nous propose pour sa part l'essayiste Alberto Manguel. Canadien né en Argentine en 1948, avec *Voyages imaginaires*. Une anthologie de six récits de voyage, œuvres originales et à la fois peu connues, où les auteurs n'ont même pas eu à quitter leur fauteuil. Du *Nouveau Gulliver* (1730) de l'abbé Pierre-François Guyot Desfontaines au *Capillaria ou le pays des femmes* (1921) du Hongrois Fryges Karinthy, l'auteur d'*Une histoire de la lecture* et de *Lieux imaginaires* (Actes Sud, 1998 et 1999) nous rappelle que ce vieux désir de voir plus loin que l'horizon reste peut-être encore la plus grande des libertés. Borges ne disait-il pas que la bibliothèque était un autre nom donné à l'Univers? **Christian Desmeules**

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les âmes mortes de la Finlande

La faim blanche pose un regard sur la famine qui a frappé ce pays à la fin du XIX^e siècle

CHRISTIAN DESMEULES

L'année 1867 en Finlande reste encore dans les consciences. Des étés exceptionnellement froids avaient été la cause d'une série noire de mauvaises récoltes. La légende raconte même qu'à plusieurs endroits, rivières et lacs étaient encore recouverts de glace en juin. Cette année-là, malgré un été presque normal, le retour du gel dès le mois de septembre avait anéanti tous les espoirs.

Cet automne-là, la famine a augmenté son emprise sur le pays, jetant sur les chemins des milliers de familles de paysans qui croyaient à tort pouvoir trouver de quoi survivre dans les villes. Pour tromper son estomac, il était devenu courant de fabriquer du pain en mélangeant de l'écorce de pin et du lichen — au risque de s'empoisonner.

Frappés successivement par la faim, le froid, le scorbut et le typhus, les gens tombaient comme des mouches. En Suède et en Finlande, on estime que jusqu'à 15% de la population aurait péri à la suite de cette catastrophe qui a servi de prélude à un vaste mouvement d'immigration — surtout vers les États-Unis.

Le journaliste et photographe Aki Ollikainen, né en 1973, se penche dans *La faim blanche* sur cet épisode sombre de l'histoire de la Finlande.

On y suit au plus près Marja, une jeune mère, et ses deux enfants, jetés sur les routes et livrés à la merci du hasard, de la générosité ou de l'avidité des gens qu'ils vont croiser. Elle a laissé derrière son mari, beaucoup trop faible pour les suivre. Ils marchent à travers l'hiver avec l'espoir



DOMAINE PUBLIC

La famille Tiggarr au bord de la route, œuvre du peintre finlandais Robert Wilhelm Ekman, 1860

insensé d'atteindre Saint-Petersbourg où, croit-elle, ils vont trouver à se nourrir. Un combat pour la vie perdu d'avance dans un tourbillon de cauchemars et d'hallucinations.

La mort avance elle aussi et se rencontre partout. D'autres personnages vont également croiser leur route: paysans méfiants, profiteurs de tout poil, hommes de foi, bons samaritains. Et puis en haut, tout en haut, des politiciens impuissants, simples pions d'un gouvernement lui aussi pris à la gorge et par surprise, ayant épuisé ses capacités d'emprunt et incapable de venir en aide à sa population.

Teo, un jeune médecin qui

ne croit pas en Dieu, amoureux sans se l'avouer d'une jeune femme qui se prostitue, essaiera de faire sa part. Témoin direct et conscience tourmentée, il refuse d'admettre — contrairement à bien d'autres — que cette catastrophe ne soit que l'expression de la colère de Dieu. Or, s'il n'y a pas de Dieu, c'est qu'il n'y a pas non plus de destin.

Tout relèverait-il alors du hasard? Mais est-ce aussi par hasard si ce sont les pauvres (et seulement eux) qui meurent de faim et de froid par milliers? Poser la question, croit le médecin en colère, c'est aussi y répondre.

Aki Ollikainen, pudique et

implacable, fait avancer son terrible récit à coups de touches impressionnistes, accumulant les épisodes sans s'écrouler d'une narration exhaustive. A chacun de leurs pas au cœur de paysages rendus à une nature hostile, les affamés de l'écrivain finlandais sont confrontés à une humanité en déroute.

Collaborateur
Le Devoir

LA FAIM BLANCHE
Aki Ollikainen
Traduit du finnois
par Claire Saint-Germain
La Peuplade
Chicoutimi, 2016, 180 pages

POLAR

La balade du ripou

R.J. Ellory revisite le désespoir contemporain en suivant un homme à la dérive

MICHEL BÉLAIR

Roger Jon Ellory n'est pas un tiède et ne fait pas dans la dentelle, c'est le moins que l'on puisse dire. Incandescent, imprévisible, il tient de la comète et tire dans toutes les directions depuis *Seul le silence*, son premier bouleversant ouvrage publié en français en 2008.

Ce dixième roman chez Sonatine ne fait surtout pas exception à la règle: c'est même un de ses livres les plus durs, les plus implacables.

Le cœur sombre, dont R.J. Ellory nous partage le désespoir et la violence sur près de 500 pages, c'est celui de Vincent Madigan, ripou de son état et inspecteur au 162^e commissariat. Flic pourri, il est aussi un enquêteur brillant au NYPD, qui a fait mettre derrière les barreaux tellement de criminels et de trafiquants qu'on pourrait dire de lui qu'il fait partie de la crème de la police new-yorkaise...

Mais il n'en est rien. Dès les premières pages, il participe à un braquage qui tourne au carnage. Pis, il va éliminer ses trois complices de façon brutale pour effacer toute trace. S'il en est arrivé là, c'est que Madigan mène une vie qui n'en est plus une depuis qu'il s'est fait le complice secret de Sandia, « l'homme pastèque », un truand qui contrôle tout East Harlem. Accro à tout sur fond de Jack Daniel's, l'inspecteur à double fond parvient à fonctionner à peu près « normalement » — et à presque tout oublier — en dosant savamment Quaalude, Xanax et Percocet avec des rations de coke ou un joint ordinaire. Un ripou, donc. Un vrai.

Or, tout se corse lorsque l'enquête révèle qu'une fillette a été « victime collatérale » du braquage et qu'un quatrième homme a participé à l'opération. Coincé entre Sandia et ses patrons du NYPD, Madigan va rendre sa situation encore plus insupportable. Il retrouvera la



PHILIPPE DESMAZES AGENCE FRANCE-PRESSE

Sans verser dans le *gore*, l'écrivain R.J. Ellory tient toujours ses lecteurs en haleine.

mère de la fillette — témoin gênant que Sandia cherche à éliminer — et la cachera chez lui.

Un plan audacieux

On en apprend alors un peu plus sur les trois femmes avec lesquelles Vincent Madigan a eu quatre enfants; la plus jeune de ses filles a justement l'âge de la fillette qu'il a peut-être lui-même atteint d'une balle durant le braquage. La culpabilité va l'habiter, et puis viendra le regard rétrospectif sur sa vie, sur les faillites successives qu'ont été ses relations avec les autres. Surtout avec celles qu'il a aimées et qu'il a sacrifiées, pour quoi? Son métier? Pour faire régner la justice? Foutaises. Peu importe le côté qu'il regarde, Vincent Madigan ne voit que le mensonge, le désespoir, le vide.

Pourtant, un ange est passé et il cessera bientôt de boire le Jack Daniel's au biberon. Il ira même jusqu'à croire que tout peut changer et que tout est encore possible. C'est même à partir de ce rêve fumeux qu'il

toute dernière ligne du roman si le pari a réussi.

R.J. Ellory a l'habitude de nous raconter des histoires terribles, mais celle-ci fait partie de ses plus dures. Sans verser dans le *gore* comme dans *Mauvaise étoile*, il tient le lecteur en haleine comme seul lui sait le faire — sans oublier son traducteur Fabrice Pointeau, bien sûr — grâce à une écriture incroyablement efficace, précise et « plastique » qui peut partir dans tous les sens à tout moment. Au point où le lecteur se reconnaît parfois dans le personnage de ce flic pourri par la vie et rongé par le désespoir permanent.

Bref, un roman noir, comme dans noir de chez noir, et une leçon d'écriture tout à la fois. Du R.J. Ellory tout craché.

Collaborateur
Le Devoir

UN CŒUR SOMBRE

R.J. Ellory
Traduit de l'anglais
par Fabrice Pointeau
Editions Sonatine
Paris, 2016, 489 pages



Causerie

LISE BISSONNETTE

Autour de son nouvel essai

Maurice Sand

Une œuvre et son brisant au 19^e siècle
Les Presses de l'Université de Montréal

13 OCTOBRE 2016 • 19 H

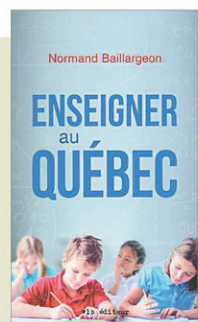
Galeries Normandie • 2752, rue de Salaberry • Montréal (QC) H3M 1L3
Réservation: 514-337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie
Monet

PU M
Les Presses de l'Université de Montréal

ESSAIS

LA VITRINE



ESSAI

ENSEIGNER AU QUÉBEC
Normand Baillargeon
VLB
Montréal, 2016, 136 pages

Normand Baillargeon aime l'école et la connaît. Aussi, VLB éditeur a eu une bonne idée en lui demandant d'exposer aux futurs enseignants québécois ce qui les attend dans l'exercice de ce qui est «un métier, une profession et une vocation». Conçu comme un petit guide pratique qui ne s'interdit pas la réflexion, ce court essai rappelle d'abord l'idéal qui doit animer les maîtres — «former les esprits des enfants [...] afin de les rendre libres en leur transmettant des savoirs qu'ils assimileront au point d'être transformés par eux» — avant de tracer un juste portrait de la réalité des choses : précarité, complexification de la tâche, classes parfois difficiles, rapports avec les directions et les parents, etc. Sans laisser de côté ses idées personnelles sur la formation des maîtres déficiente, les «légendes pédagogiques» de type Brain Gym ou l'utilisation des outils numériques en classe, l'auteur livre un exposé dans un souci d'objectivité qui laisse la parole à une vingtaine d'enseignants afin d'enrichir ce «livre qui se veut un éloge de l'enseignement».

Louis Cornellier



POÉSIE

VERTIGES DE L'HOSPITALITÉ
Mélanie Landreville
Les Herbes rouges
Montréal, 2016, 78 pages

Poésie de l'affirmation, sans complexe, le «je» mis à nu, qui confronte ses doutes et ses craintes, poésie de la gueule ouverte qui crie, qui tonitru. Mais pour survivre, pour dire un «oui» franc et clair à la vie qui se débat, qui patauge, qui s'englu trop souvent. Premier recueil qui convie Josée Yvon, non pas dans l'influence même des poèmes, mais comme figure rêvée, présente, à laquelle l'auteure parle, avec laquelle elle voyage et résiste. Secrets crus et intenses, aussi: «Je confie à Josée que j'avais l'habitude de lécher les seins et les fesses des Vierges de plâtre: un embrasement plus fort que la honte.» Dans la mesure où «les corps sont des cherche-caresses», n'est-il pas concevable que les pulsions extrêmes tracent les contours du sentiment, du désir exacerbé? En effet, «c'est la fête, nous buvons des incendies de femmes qui s'étirent sexe dehors langue râpeuse pas sages pas propres pas habillées pour sortir.» Recueil d'une grave intensité émo-tive, d'un dialogue féministe entre mère et fille, d'une volonté d'affronter la vérité, quelle qu'elle soit. «Je suis amoureuse de l'onde, mon cœur est une fournaise», dit la poète. Or, l'adéquation entre cette affirmation et l'écriture même du recueil est soutenue par ce rythme fluctuant, ce souffle haletant, ce battement de cœur aux abois. Beau et bon premier recueil.

Hugues Corriveau

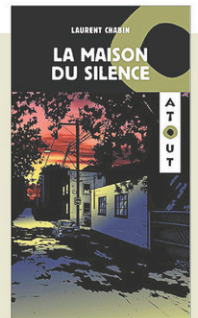


HISTOIRE

UNE HISTOIRE DE LA MARINE DE GUERRE FRANÇAISE
Rémi Monaque
Perrin
Paris, 2016, 526 pages

En 1759, le sort de l'Amérique se joue sur les océans. Alors que Québec est assiégé par les Britanniques, la France engage ses derniers navires dans un projet de débarquement en Angleterre qui doit mettre un terme à la guerre de Sept Ans. «La défense du Canada, des Antilles et des Indes est pratiquement abandonnée», explique le contre-amiral Rémi Monaque dans *Une histoire de la marine de guerre française*. Sans surprise, la Royal Navy écrase la flotte d'invasion avant qu'elle n'ait atteint la Manche. Le scénario se répète à quelques reprises dans cet ouvrage mené au ras des flots. Au cours des sept derniers siècles, la France ne domine les mers que sous le règne de Louis XIV, «l'un des très rares souverains français à entretenir une réelle familiarité avec la mer». Il aura manqué un Richelieu ou un Colbert au successeur du Roi-Soleil pour empêcher le déclin de la France dans le sillage de sa marine de guerre.

Dave Noël



JEUNESSE

LA MAISON DU SILENCE
Laurent Chabin
Hurtubise (Atout)
Montréal, 2016, 136 pages

Même quand il écrit pour les jeunes, le prolifique romancier Laurent Chabin conserve la veine sociale qui caractérise son œuvre. Souvent résidents de Saint-Henri, le quartier qu'il habite, ses personnages ne sont pas que des ados en butte à des tourments amoureux convenus; ils rencontrent plutôt la misère du monde au coin de la rue. Cette fois, Patricia, une adolescente délaissée, orpheline de mère et fille d'un policier, se lance dans une enquête improvisée sur un garçon et ses deux petites sœurs, qui semblent abandonnés à eux-mêmes. Leur mère s'est évaporée, leur père alcoolique se terre dans sa triste maison et une inquiétante voisine refuse d'aider Patricia dans sa quête d'informations. C'est clair: quelque chose ne va pas et, comme d'habitude chez Chabin, ces pauvres cultivent le secret, par crainte hostile des institutions et des autorités. Petit polar simple et très efficace dont le dénouement se veut un clin d'œil au *Chat noir* de Poe. *La maison du silence* parle aux jeunes lecteurs d'un monde dur, fascinant et au plus près du réel.

Louis Cornellier

Des béotiens affairistes à l'assaut des cégeps

Soumettre ces institutions aux besoins du marché est un crime contre la culture humaniste

LOUIS CORNELLIER

En tant que professeur de français (langue et littérature) dans un cégep depuis 25 ans, je sais d'expérience que les libéraux n'aiment pas ces institutions telles qu'elles ont été pensées lors de la Révolution tranquille par leurs prédécesseurs. Chaque fois que le Parti libéral du Québec (PLQ) forme le gouvernement, ce qui est en passe de devenir la normalité des choses, les cégeps sont remis en question.

En 1993, la réforme Robillard lance ce triste bal en imposant l'approche par compétences, des conseils d'administration dominés par des membres externes à l'institution et l'abolition d'un cours d'éducation physique et d'un cours de philosophie, remplacés par deux cours d'anglais.

En 2013, Pierre Reid, ministre libéral de l'Éducation, dirige un Forum sur l'avenir de l'enseignement collégial, sans cacher son intention de réduire la place de la formation générale (français, philosophie, éducation physique et anglais) au cégep. La grogne populaire le fera reculer.

En 2013, Pierre Moreau, candidat à la direction du PLQ, propose l'abolition des cégeps. Il ne sera pas chef, mais Philippe Couillard le nommera ministre de l'Éducation! En 2014, les jeunes libéraux réitéreront leur volonté d'en finir avec les cégeps et de les remplacer par des écoles de métier.

Le PLQ, c'est clair, n'aime plus les cégeps tels qu'imaginés par le rapport Parent. Le gouvernement qu'il forme actuellement a donc accueilli avec enthousiasme le rapport Demers, commandé par le Parti québécois en 2013. Ce document, principalement rédigé par un ancien directeur général de cégep, contient une attaque frontale contre la culture générale dans la formation collégiale.

Main-d'œuvre cultivée

Au nom de l'adaptation «aux changements survenus dans les dernières décennies», le rapport Demers, en s'inspirant du modèle ontarien, plaide pour une importante réduction de la place de la formation générale (de douze cours, on passerait à trois ou cinq) et suggère de



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Réduire la place de la formation générale au cégep, c'est défier l'autorité de la culture qui rend libre.

plus de laisser les étudiants choisir ces cours. On peut y lire qu'il conviendrait «de favoriser une redéfinition locale de la formation générale», une formule qui, pour n'importe quel esprit sain, apparaît comme une puissante aberration.

C'est pour répondre à cet affligeant rapport et pour «défendre la culture» que le prof de philo Sébastien Mussi et son équipe de onze collaborateurs publient *La liquidation programmée de la culture*. Il s'agit d'une charge argumentée contre les béotiens affairistes qui tentent de transformer les cégeps «en antichambre, du marché» et, comme l'écrit Éric Martin, en «une fabrique d'employables-exécutants sans esprit, des esclaves salariés au mode de vie uniquement économique pour qui la politique et la philosophie sont sans importance, et qui seront dès lors exclus de toute délibération».

Personne ne conteste l'idée que les cégeps doivent former une main-d'œuvre qualifiée, utile à l'économie du Québec. Comme le rappelle ici le sociologue Guy Rocher, ils ont notamment été créés pour cela. Le rapport Tremblay de 1962, qui est à l'origine de ces institutions, insistait toutefois sur la nécessité d'offrir une formation complète, incluant la culture générale, à tous les élèves, dans le souci de former aussi des citoyens et des personnes. Ce bel élan humaniste, note le sociologue, frappe un mur dans les années

1980-1990, alors que s'impose «la domination de l'économie» en toutes matières.

Utilitarisme et humanisme

Les Trente Glorieuses, continue Rocher, furent une période exceptionnelle pendant laquelle «nous nous sommes préoccupés des inégalités sociales, de l'humanisme, que nous avons essayé d'harmoniser avec l'utilitarisme». Les cégeps, qui combinent formation de la main-d'œuvre et formation du citoyen cultivé, en sont un produit.

Aujourd'hui, alors que la «norme historique» de l'acceptation des inégalités et du fatalisme économique a repris son règne, discréditant ainsi l'apport critique des sciences humaines, de la littérature et de la philosophie, il importe plus que jamais de défendre avec acharnement cette rare incarnation de «la culture de l'ère "exceptionnelle"» que sont les cégeps, conclut gravement Rocher. En accusant le rapport Demers d'«incapacité à distinguer la formation de la personne de la formation de la main-d'œuvre», le sociologue Gilles Gagné, dans un des textes les plus virulents de ce recueil, abonde dans le sens de Rocher.

Réduire la place de la formation générale au cégep (sur-tout celle de la littérature et de la philosophie, mais aussi celle de l'éducation physique; l'anglais, on l'aura deviné, n'est pas vraiment menacé) et lais-

ser les étudiants choisir à la carte ce qui leur convient en ce domaine, c'est remplacer l'autorité de la culture, qui rend libre, par «celle du marché, de la culture de masse, du narcissisme et de l'oubli» (Bernard Emond); c'est trahir la jeunesse «en lui donnant l'illusion de toute-puissance au moment même où [on] la soumet aux injonctions implacables du système» (Éric Martin); c'est tuer l'accès à la beauté, à la vérité et au mystère du monde (Yvon Rivard), que seule la culture générale, comme le pensait Einstein, permet.

Pour noyer le poisson, Hélène David, l'actuelle ministre de l'Enseignement supérieur, répète que la formation générale demeurera au programme des cégeps. Or, elle a mandaté Guy Demers pour appliquer les recommandations de son rapport. Aussi, si elle ne veut pas passer à l'histoire comme la fossoyeuse de l'exceptionnelle culture humaniste des cégeps, la ministre doit s'engager plus sérieusement à préserver la formation générale, pour tous, telle quelle.

louisco@sympatico.ca

LA LIQUIDATION PROGRAMMÉE DE LA CULTURE QUEL CÉGEP POUR NOS ENFANTS?

Sous la direction de Sébastien Mussi
Liber
Montréal, 2016, 160 pages

ESSAI

Pour une révolution de l'instinct

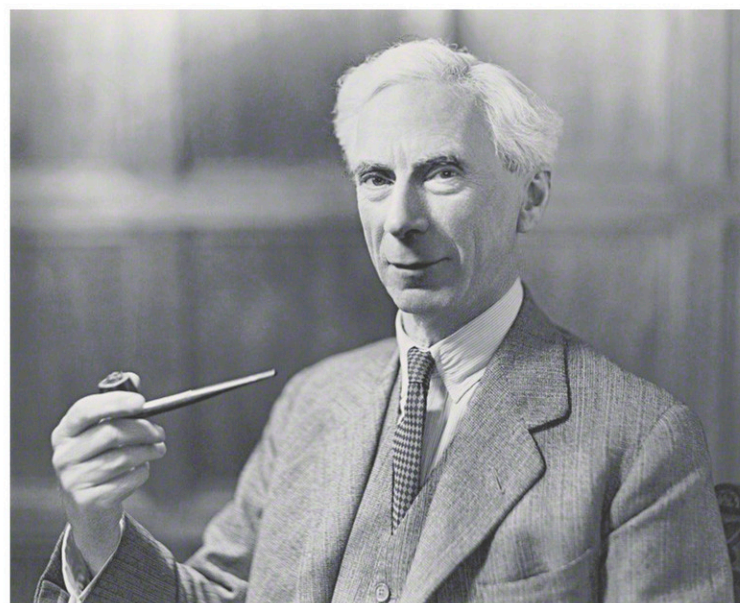
Inédit en français, un livre de Bertrand Russell séduit des socialistes libertaires d'ici

MICHEL LAPIERRE

Ce qui frappe dans *Ideaux politiques*, de Bertrand Russell (1872-1970), c'est la victoire des pulsions créatrices sur les pulsions de possession que le philosophe, mathématicien et logicien britannique souhaite pour changer le monde. La première traduction française intégrale de l'ouvrage de 1917, faite et présentée par les essayistes québécois Normand Baillargeon et Chantal Santerre, préconise, hors du socialisme officiel, une révolution inattendue de l'instinct.

Publié au cours de la Première Guerre mondiale (1914-1918), dont on souligne ces années-ci le centenaire, le livre de Russell renferme des idées pacifistes et anticapitalistes. Elles ne sont pas étrangères à la destitution de l'auteur, dès 1916, de sa charge pédagogique à l'Université de Cambridge, au retrait de son passeport et aux quelques mois de prison que lui coûta, en 1918, son militantisme.

Cependant, au-delà des circonstances de l'époque, la pensée politique de Russell repose sur un principe peu considéré, même de nos jours, par les analystes du pouvoir. Le philosophe le définit comme «quelque chose de distinctif sans lequel aucun



DOMAINE PUBLIC

Écrit pendant la Première Guerre mondiale, le livre de Bertrand Russell contient des idées pacifistes et anticapitalistes.

homme ou aucune femme ne peut accomplir quoi que ce soit de quelque importance et qui ferait en sorte qu'il ou elle conserve cette dignité propre aux êtres humains — à moins d'en être privé par une machine économique ou gouvernementale».

Une psychologie humaniste

Ce principe de l'individualité s'exprime par les pulsions créatrices, opposées, aux

yeux de Russell, à l'instinct de possession qui, toujours selon lui, conduit à l'injustice sociale et à la guerre. Il est remarquable qu'à l'inverse de Karl Marx (1818-1883), qui, formé par le droit, l'histoire et la philosophie, donnait une explication dite scientifique à l'évolution du monde, le Britannique, plus jeune de deux générations et rompu à la science exacte, en donne, quant à lui, une explication propre à

une psychologie humaniste.

Russell soutient que sans la libre expression de la créativité personnelle, surtout dans la science et les arts, une société deviendrait «morne, sans vie», voire «sans but ni raison». Voilà pourquoi, affirme-t-il, promouvoir cette créativité devrait «être le premier but de toutes les institutions politiques». Mais ni le capitalisme ni le socialisme d'État, d'inspiration marxiste ou autre, ne leur permettraient, d'après lui, de l'atteindre, car il estime que les deux sont rongés par l'appétit de la possession.

Ce n'est pas tant, pour Russell, l'accaparement des biens matériels par les riches qui ruine la société que l'accaparement du pouvoir par une élite. Sa conclusion est d'une logique impeccable: socialisme officiel et capitalisme reposent sur la même inégalité, seule la distribution des biens y diffère. Le socialisme libertaire et créatif qu'il propose comme remède est, quant à lui, aussi casse-cou qu'exaltant.

Collaborateur
Le Devoir

IDÉAUX POLITIQUES

Bertrand Russell
Écosociété
Montréal, 2016, 112 pages